

H.OM.MAGE

Robin Millie

H.OM.MAGE

© Robin Millie, 2025

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire, ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit – électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre – sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

ISBN : 979-1-04-1573166-5

Dépôt légal : juin 2025

Pour toute correspondance : contact@robin-millie.com

À la Martinique

À toutes les beautés du monde

«Faisons que les beautés du monde ne disparaissent plus ». ¹

¹ Illustration n°1 : « *Faisons que les beautés du monde ne disparaissent plus* », dessin au fusain, 90 x 100 cm. Toutes les illustrations sont imaginées et réalisées par Robin Millie. Elles sont accessibles sur le site robin-millie.com/illustrations.

Préambule

L'hôtesse de l'air nous annonça quelque chose en anglais que je ne compris pas. Grand-père me mimait alors, dans un geste amusant et précis, la longue descente d'un avion puis l'atterrissage.

- Australia, murmura Grand-mère, tout émue.

À travers le hublot, le regard fixé vers en bas, j'attendais impatiemment l'apparition de cette terre inconnue. Puis soudain elle apparut entre d'épais nuages. Des formes qui m'étaient étrangères et des lignes à l'infini se découvraient progressivement. Les gratte-ciels que je voyais pour la première fois de ma vie s'écartaient et les rues s'y engageaient. Des parcs, des plages, des croisements se dessinaient et des petites voitures se déplaçaient méthodiquement. Puis une ville grandissait vers l'horizon. Elle était immense !

J'avais besoin de dire, à ce moment précis, combien moi aussi je voulais aimer et respecter cette terre d'accueil, mais je ne le pouvais pas, l'anglais m'étant encore inconnu.

L'avion se posa délicatement et des applaudissements nourris félicitèrent le pilote.

Quand la sensibilité rencontra son semblable

Chapitre 1

À Grand-mère et à Grand-père

À notre sortie de l'aéroport, un taxi nous attendait. Il nous mena, non loin de là, près de la mer. Un hydravion porté par une mer calme et transparente nous attendait le long d'un ponton. Arrivée à sa hauteur, Grand-mère m'interpela devant un homme aux traits détendus et précisa :

- Constance, this is Andrew, the pilot.

Il sourit, m'adressa la parole et m'accueillit gentiment. Dans cette étrange sensation de vide surgit une anxiété : tout ce qui avait fait mon quotidien d'autrefois paraissait déjà s'effacer dans ce contexte totalement inconnu. Rien ne m'y avait préparé. Je venais de quitter brutalement la France, mon pays natal. Dorénavant, je ne subirais plus ces moments ou ces situations durant lesquels les attitudes, les comportements, les mots, les paroles et la cupidité de mes parents incarnaient pour moi la méchanceté.

J'avais 10 ans, je me sentais prête à changer de vie, à la vivre, puis bien sûr à la traverser loin de mes chères montagnes mais près de mes grands-parents. Et peu importe s'ils ne parlaient pas le français et si je ne connaissais très peu sur leur vie et sur celle qui m'attendait, j'avais déjà confiance en la vie !

Nous embarquions pour notre prochaine destination et le bonheur se dessinait explicitement sur les visages.

Chapitre 2

Une petite île...

Et là au bout du monde, une terre étincelante s'illuminait sur l'océan. Elle s'étendait du nord au sud et s'étirait légèrement d'est en ouest. À son centre, une grande montagne de verdure se dressait. Ses nervures dessinaient les reliefs et leurs prolongements s'atténuant aux abords des côtes accentuaient son caractère sauvage.

L'île exultait de ses merveilles. Une mer bleu vert lumineuse, des plages de sable blanc, une végétation luxuriante, des parcelles de terre nuancées de jaunes et d'oranges. Avec discrétion, un ponton s'y reliait. Cette vue du ciel invitait à une constatation évidente : la beauté se détachait de l'ordinaire.

L'hydravion se mit progressivement en position d'amerrissage. Ma curiosité se transforma en un profond étonnement. Jamais je n'avais imaginé que de telles beautés autres que la montagne se présenteraient un jour devant mes yeux. J'en fus reconnaissante, tout comme à cette nouvelle vie qui commençait à l'instant où je fis mes premiers pas sur le ponton. Dès lors, l'île me caressa de ses substances fleuries qui dévoilèrent enfin leurs fragrances enchantées ; je fondais dans la douceur des lieux et tombais dans le charme mélodieux des chants infinis des oiseaux.

Deux jeunes femmes accoururent joyeusement vers nous. Elles enfermèrent Grand-mère et Grand-père dans une étreinte chaleureuse en guise d'accueil prévenant, de bonjour et de bienvenue. Leurs gestes attentionnés et leurs joies tourbillonnantes

m'intriguaient. Grand-mère me présenta alors à Sherry et à Sydney qui me recevaient immédiatement dans leur cœur par l'intensité de leur étreinte.

Les derniers mots s'échangèrent avec Andrew qui s'apprêtait à remonter dans l'hydravion. Lorsqu'il prit le large, nous lui adressions tous les cinq nos au revoir de la main qu'il nous rendit chaleureusement. Voir l'hydravion prendre de la vitesse en appui sur l'eau puis s'alléger pour définitivement décoller et enfin s'envoler dans les airs me fascinait. Nous poursuivions nos adieux jusqu'à sa disparition définitive dans un ciel lumineux. Spontanément, j'écoutais à nouveau la forêt, le chant des oiseaux, les mouvements et les bruissements des branches et des feuilles, les vagues qui s'échouaient sur le sable et je respirais cet air chaud et bienfaisant. En nous engageant sur un petit sentier sous une belle végétation arborescente et florale, des petits chalets en rondins de bois apparurent soudainement devant nous. Grand-père me pointa du doigt, puis pointa du doigt Grand-mère et lui-même puis l'un des chalets. Je compris tout de suite que ce chalet était le nôtre. Cela me rassura, même si je doutais encore de la sincérité et de l'authenticité de leur accueil. Étaient-ils vraiment ravis et heureux de me recevoir chez eux ? Leur attitude et leur générosité m'étaient tellement inconnues jusqu'à ce jour. Gênée, Grand-mère me prit la main et dans une allure de méditation, nous commençons à gravir un nouveau sentier et à sortir progressivement de la forêt. La lumière encore vive de fin d'après-midi nous enchantait. Nous nous avançons jusqu'aux parcelles entourées de hauts cocotiers, effectivement bien définies par le contraste de leurs couleurs. Les cultures extériorisaient la vie.

Sous un des cocotiers, deux vaches blanches nous observaient sans interrompre leur lente rumination ; mon attention fut attirée par

leurs longues oreilles dont la taille m'amusa. Cependant des bêlements lointains me transportèrent furtivement dans les souvenirs de la montagne : quatre jolies petites chèvres blanches, tachetées de brun-chocolat coururent vers nous. Elles aussi avaient de longues oreilles tombantes qui me plaisaient ! Grand-mère leur parla et les caressa. Ses gestes tendres et attentionnés devaient être dans leurs habitudes et Grand-mère semblait s'en imprégner majestueusement au quotidien. Elle savait montrer sa joie et son apaisement en retrouvant cette nature, celle qui la protégeait et qui l'aimait. Je découvrais alors le début d'une explication à sa beauté naturelle.

Sur le chemin du retour, la vue au-dessus de la mer turquoise m'enchantait. Quelle beauté ! Sous nos pas, la terre sèche se volatilisait. Grand-mère marchait allègrement pieds nus et je lui dérobaï sa main puis son regard souriant et accueillant.

Plus loin, Grand-père nous attendait. Ravi, il nous montra ma chambre à coucher dans notre chalet et j'y découvris mon vélo, prêt à être utilisé. Immédiatement, je m'apprêtai à l'enjamber, lorsqu'il me fit, sans aucune brutalité, non du doigt. Nous devions dîner puis aller dormir. J'approuvai sa décision sans hésiter.

Je savais que je retrouverais mon vélo le lendemain et que jamais plus je ne subirais d'interdit injuste.

Chapitre 3 ...et une nouvelle vie

Tôt le lendemain matin, je retrouvais la complicité avec mon vélo. Je me réjouissais qu'il ait été du voyage. Et je pédalais, pédalais autour des chalets encerclés de grands arbres aux feuilles immenses, de grands cocotiers, d'arbres aux fruits parfumés et colorés, de fleurs exotiques puis autour des roches noires, blanches, rosées aux belles formes aléatoires. Je me grisais de rencontrer des poules picorant par-ci par-là, de saluer au passage, Sherry, de sentir un mélange de fragrances émanant de fleurs rouges, oranges, jaunes, turquoises, roses...avant d'emprunter le petit sentier qui longeait la plage de sable blanc et la mer azur. Je jouais, je jouais dans une nouvelle aventure. Et j'entendais venir en moi une évidence comme un aveu : je ne m'émouvrais plus jamais dans l'éphémère ! Je vivrais, déterminée désormais à accepter cette vie infinie, à lui donner la plus grande attention comme une reconnaissance à cette extraordinaire renaissance. J'éprouvais alors une aspiration et une détermination la plus chère pour la mener vers l'accomplissement de toutes mes richesses et lui accorder le dévouement le plus tendre et le plus patient. J'écouterai la vie avec l'intelligence du discernement, de la douceur, des sentiments : les moyens les plus sûrs pour moi, de ne plus me laisser déborder par la méchanceté. Cette attitude sera la plus juste pour me sentir unie à ma nouvelle famille. Nous avoir réunis tous les cinq sur cette merveilleuse petite île était l'œuvre d'une contingence habilement menée.

Et je pédalais, pédalais jusqu'à la fatigue. Grand-père et Grand-mère, visiblement amusés m'observaient au loin depuis leurs hamacs, échangeaient quelques mots et quelques fous rires de joie partagée.

Dès mon retour au chalet, Grand-mère me montra le dictionnaire français/anglais et mon cahier. Elle avait raison : dorénavant, je devais travailler l'anglais, cette langue qui limitait encore trop nos échanges finirait par nous rapprocher. Tous les jours, je la laissais mener les leçons durant lesquelles elle m'apprit quantité de mots sur des thèmes qu'elle choisissait. Elle me mimait des actions ou les dessinait pour mieux me permettre de les visualiser puis me donnait leur signification en anglais. Nous laissions les heures nous échapper tant nous prenions un plaisir immense dans ces moments de grande proximité. Chaque jour Grand-mère déployait sa faculté et sa compétence exceptionnelle à trouver différentes méthodes pédagogiques pour développer ma capacité de mémorisation et d'usage de ces mots à la prononciation et au son tant inconnu. Elle me fascinait ! J'apprenais l'anglais avec aisance dans l'amour immense de Grand-mère. Et Grand-père, lui, me faisait réviser, au gré de nos occupations d'après-midi.

Un jour, Grand-mère inventa un jeu auquel nous jouions de temps en temps. Lorsqu'elle me donnait un mot ou une phrase simple en anglais, je devais la lui traduire en français. Ou inversement. Je lui proposais un mot ou une phrase en français et elle devait me le traduire en anglais. Elle ignorait qu'elle me mettait à chaque fois face à l'improbable. Je lui remémorais son français oublié et elle me donnait sa confiance absolue.

Comment était-il concevable que l'enfant que j'étais puisse jouer un rôle important aux yeux d'un adulte ? Les adultes m'avaient toujours montré qu'ils savaient tout et que je n'avais rien à leur

apprendre et pourtant, c'était depuis ces jours, devenus parfaitement admissibles.

Je comprenais que sans aucun doute, rien ne serait plus jamais comme avant à côté de ces adultes intelligents qu'étaient Grand-mère et Grand-père. Et les semaines suivantes je découvrais que la confiance, la transparence des sentiments et les attitudes bienveillantes étaient les ingrédients indispensables pour aimer.

Chapitre 4

Quelle douceur !

Des mois plus tard, je parvenais à mieux comprendre certains échanges entre Grand-mère et Grand-père. Je pouvais également exprimer mes ressentis, poser des questions et donner du sens à certains de mes arguments. Nous nous réjouissions tous les trois de mon évolution linguistique. Je souhaitais cependant améliorer encore mes capacités en anglais pour approfondir avec Grand-mère et Grand-père quelques détails sur certains sujets qui me tenaient à cœur.

Une amitié plus proche s'installait entre Sherry, Sydney et moi. Chacune m'apprenait des mots nouveaux, m'accompagnait ici et là, me faisait découvrir l'île et ses belles plages sauvages où nous nous baignons régulièrement. Chacune m'accordait le temps nécessaire pour me familiariser avec l'anglais et avec cette vie rassurante.

Un après-midi, Sydney m'invita à rentrer chez elle. Elle me montra son travail. Elle peignait et dessinait de grands paysages. J'observais longuement et attentivement son travail qui était l'expression d'une nature spontanée, régénératrice et riche. La beauté surpassait celle admirée dans mes montagnes. La nature était si surprenante que son art encourageait ma nature sensible. Depuis ces échanges, je ressentais une estime plus profonde envers Sydney et notre complicité s'installait dans la préciosité.

Quelques jours plus tard, elle m'accompagna chez Sherry qui me montra aussitôt son grand piano dans son chalet. Elle créait et

écrivait un genre de musique classique qu'elle ne tarda pas à me faire écouter. Une note succédant à une autre qui harmonisait un rythme puis une mélodie et elle m'emporta loin dans le silence. Je fermai les yeux... Je me nourrissais...

Je connaissais la douceur du chant des oiseaux, du vent dans les branches des mélèzes, mais je ne connaissais pas cette musique... Elle naissait d'une atmosphère sereine à l'antipode de la méchanceté dans un monde aux besoins de toujours interdire une volonté, une intention ou une action. Dorénavant, je ne redouterais plus de recevoir un mot ou une attitude réfractaire de quiconque puisque cette occasion ne se représenterait plus, du moins ici sur notre île.

Je regardais longuement les visages de Sherry et de Sydney. Je distinguais pour chacune d'entre elles des expressions détendues, harmonieuses, affinées par la pureté de la gentillesse et de la douceur. Leur visage et leur voix traduisaient une confiance que je n'avais jamais connue auparavant. Je revoyais apparaître dans ma pensée celui de Grand-mère. Ce beau visage souriant dégageait un bonheur vivant, inspiré d'une aura Intelligente et d'une vie intérieure éclatante et toujours positive. Souvent, je m'amusais à observer Grand-mère, assise en tailleur sur le canapé extérieur, ou lorsqu'elle nous parlait avec tendresse. J'admirais sa beauté, sa grande générosité et inhalais le parfum de son bien-être. Sa chevelure blonde ondulée, ses traits fins, son nez discret et ses yeux verts intensifiaient sa beauté. Comme elle était jeune ! Dans ses bras, j'effleurais l'amour. Dans son regard, son sourire, ses mots et son attitude protectrice, je ressentais la joie.

J'aimais la nature de chacune des personnes ici sur cette île, et respectais précieusement ce qu'elles étaient et ce qu'elles s'étaient infligé intérieurement pour y parvenir. Avant de les quitter, j'enserrais

très affectueusement Sherry, puis Sydney et les remerciais. Nous nous quittâmes enchantées de savoir que nous pourrions nous revoir tous ces jours suivants. Je courus, heureuse, retrouver Grand-père et Grand-mère qui rentraient amusés d'une baignade de fin d'après-midi. Ils m'invitèrent à leur raconter mes découvertes de la journée. Ils me laissèrent les décrire, avec ma sensibilité et mes phrases parfois inexactement construites, puis ils m'aidèrent à les reformuler correctement avec leurs sourires rassurants et leurs attentions subtiles.

Jour après jour, grâce à la sérénité de chacun, j'exprimais avec confiance mes sentiments qui rencontraient ma douceur intérieure. Ce processus qui n'avait jamais pu se révéler en moi et être perçu auparavant par autrui prenait tout son sens, au milieu de ces personnes et dans ces lieux. Je me nourrissais de l'inspiration féminine...

Chapitre 5

Merveilleuses confidences

Après quelques mois, les échanges et les discussions s'installaient aisément entre nous tous et chaque jour nous jouissions de cette faculté. Je m'intéressais vivement à la vie de chacun, aux beautés de l'île, et je pensais furtivement à m'enrichir par mon propre accomplissement. J'étais également rassurée de constater que le jugement, la brutalité, l'indifférence, la colère, l'impatience et l'orgueil subis et difficilement supportés dans mon passé d'enfant, n'influençaient plus ma façon d'interpréter ou d'agir. Le dialogue ne serait donc plus un obstacle ni un désagrément puisque je grandissais désormais dans l'amour et la liberté.

Un soir, Grand-père se confia à moi. Alors que j'étais allongée dans mon hamac sous les balisiers, il vint me voir et s'installa dans le sien. Je le regardais, amusée par l'agilité de sa technique d'escalade malgré sa taille assez imposante et une musculature peu courante. Une fois assis, il me tendit sa main dans laquelle je glissai la mienne. Son visage, bronzé, et ses expressions se dévoilèrent familières et agréables.

- Constance, tu as vu que depuis ton arrivée parmi nous, je me suis souvent absenté ?
- Oui et tu m'as manqué.
- Je le sais. Grand-mère me l'a dit.
- Ce n'est plus important maintenant. Dis-moi tout Grand-père !

- Tu as raison Constance. Je vous ai quitté pour accompagner des personnes au sommet des montagnes du monde. Je suis guide de haute montagne.

Il marqua une pause en constatant l'étonnement bien manifeste sur mon visage.

- Je ne voulais pas te le dire plus tôt parce que je sais l'importance qu'à la montagne pour toi et je mesure ton sacrifice en acceptant de vivre loin d'elle.

Une émotion intense me serra la gorge, mais je réussis néanmoins à lui répondre.

- Tu ne t'es pas trompé Grand-père, il fallait effectivement attendre aujourd'hui.

Je lui serrais fort sa main.

- Alors tu vas dans mes chères montagnes ?
- Oui !
- J'espère que tu les aimes autant que moi !
- Oh oui ma Constance. Cet amour de la montagne est pour celui qui sait l'écouter un trésor à choyer.

Nous nous sourîmes, en parfaitement accord.

- Je dois partir à nouveau pendant un mois.
- Je t'imaginerai les grimper et je t'observerai !
- Je te promets qu'un jour je t'emmènerai ma Constance.
- Merci Grand-père ! Bon d'accord, je te laisse partir si tu me confies où tu vas.

Il acquiesça d'un mouvement de tête et en souriant.

- Je vais tout te montrer ma Constance.
- J'entourais son cou de mes bras et il me serra longuement.

- Viens ! Allons retrouver Grand-mère.

Appliquée à façonner un bouquet elle nous accueillit avec son joli sourire.

- Grand-mère, Grand-père m'a dit qu'il allait nous quitter bientôt.
- C'est exact, me répondit-elle en m'accueillant dans son étreinte. C'est toujours inquiétant de le savoir loin de nous sans avoir de ses nouvelles ou en tous cas très peu, mais avec le temps j'ai su me rassurer. Il me revient à chaque fois plus apaisé et c'est suffisant à mon bonheur.

Ils se fixèrent du regard, amoureuxment.

- À mon retour, nous t'emmènerons voir les dauphins, mais en attendant viens Constance que je te montre la carte !

Grand-père ouvrit un Grand Atlas et le feuilleta devant moi. Il contenait d'innombrables pages de terres découpées, coloriées... Ce monde me paraissait soudainement non plus intrigant, mais plus fascinant encore à découvrir et à aimer. Il fit glisser son index le long d'une côte puis vers une terre en pointe légèrement incurvée.

- Voilà, c'est ici que nous allons grimper. En Argentine.
- Il y a des montagnes là-bas ?
- Oui, il y en a.
- Comment sont-elles ?
- Dans cette partie de la terre, elles sont faites de blocs qui s'étirent très haut dans le ciel et elles sont entourées de glace et de neige comme tu as pu le voir dans celles que tu connais. Nous grimpons quelques fois des jours entiers sans redescendre.
- Tu me fais rêver Grand-père !

Il me comprit.

- Et qui emmènes-tu ?

- Des élèves australiens de l'école d'alpinisme et d'escalade qui apprennent leur métier de guide en haute montagne, mais aussi des habitués de l'alpinisme. Je me charge avec Édouard, mon ami guide, de cette mission. Je le regardais, le regard plein d'émerveillement.

- Nous avons créé cette école en Australie aussi pour former une nouvelle génération de guide. Nous les formons pour que les récits de montagne et de sommets ne soient plus leur moyen de se mettre au-dessus d'autrui. Ce comportement est une insulte. Je leur rappelle souvent aussi qu'ils ne doivent pas abîmer cette merveilleuse planète, la transformer, la salir ou en faire leur possession. Nous avons dû attendre plusieurs années pour voir évoluer les comportements vers des attitudes plus intelligentes et modestes, mais pas sans difficultés. Cette entreprise était parfois décourageante à mener. Nous parvenons très difficilement à nous détacher de l'intérêt personnel ou de l'héroïsme avant de pouvoir accéder à l'humilité, l'écoute, à l'attention pour autrui.

Ses mots firent écho en moi. Rien n'était plus beau et vivant que d'offrir son attention et son amour à ce qui nous embellissait en se détachant des faux-semblants qui nous ridiculisaient. Mon passé et mon présent me le confirmaient sans équivoque. En guise de reconnaissance, je lui fis un sourire satisfait.

- Et combien d'élèves auras-tu cette fois-ci Grand-père ?

- Cinq. Et j'aurai également quatre clients.

Je ne perdais rien de ses explications. À chacune de ses phrases, je lui portais un grand sourire d'admiration qu'il comprit.

- Grand-mère, c'est merveilleux ce que fait Grand-père, tu ne trouves pas ?

- Oui, ce projet est fascinant et j'admire toute la détermination qu'il consacre à le rendre vital, attachant et le faire évoluer. J'ai la même admiration que toi Constance.

Elle chercha ses mots, un instant, puis ajouta :

- Avec Édouard, il a su intéresser une nouvelle génération pour ce métier de guide de haute montagne. Pour moi, exercer ce métier doit être avant tout la marque d'une humilité et d'un amour dévoué et attentionné en échange de tout ce que la terre et la vie nous offrent à tous.
- Merci ma chérie, s'attendrissait Grand-père.

Je les admirais tous les deux s'entourer de douceur.

Le lendemain, nous nous préoccupions moins de la leçon du jour pour pouvoir profiter pleinement de Grand-père. Nous fîmes le tour de l'île sur le merveilleux sentier côtier, accompagnés de Sydney et de Sherry. Je découvrais de nouveaux points de vue sur la mer turquoise, de nouveaux arbres tropicaux et de nouveaux petits oiseaux colorés d'or et de vert qui flattaient la forêt tropicale.

Chapitre 6

Grand-mère, qui es-tu ?

Les jours suivants, l'absence de Grand-père se fit manifeste. Sa présence était ici et partout même si je l'imaginai dans les montagnes. Mais combien même, au fil des jours, Grand-mère et moi parvenions à installer une autre vie agréable. Grand-mère était admirable. Elle portait le même sourire tous les jours. Celui qui reflétait sa douceur, sa beauté. Celui qui donnait à chaque instant l'exemple inoubliable du bonheur et de la simplicité.

Lorsqu'elle ôtait son masque et son tuba, son visage libérait tous ses charmes. Il reflétait les scintillements sur la mer et son regard étincelait d'amour et de paix exquise. Nos rires se mêlaient à notre spontanéité...puis se transformaient en fous rires. L'union et la transparence de nos natures créaient et libéraient la vie. La nôtre. Une vie plus fascinante que celle d'autrefois. Celle où le temps courait, l'espace s'enracinait, la peur envenimait la pensée, l'incertitude s'agrippait, la souffrance s'opposait à la douceur, l'argent éblouissait. Tout ce vécu se réduisait finalement à une si minuscule empreinte face à la paix infinie que je découvrais maintenant avec Grand-mère et Grand-père.

Lors d'un après-midi particulièrement lumineux, Grand-mère me raconta un morceau de sa vie. La mer imprégnée de lumière vive caressait nos pas sur le sable blanc.

- J'aimerais que tu me parles encore de toi Grand-mère.

- Que veux-tu savoir, ma chérie ?
- Comment était ta vie avant mon arrivée ?
- Ta venue n'a pas vraiment changé le contenu de mes journées. Depuis quelques années, j'ai arrêté d'enseigner la littérature et l'histoire de l'art anglo-saxonne et française à l'Université de Perth. J'ai exercé ce métier avec générosité pendant dix-huit années.
- Grand-mère ! m'exclamai-je.
- Eh oui ! Pendant toutes ces années, Grand-père était très occupé par son activité de guide et par ses explorations avec Édouard. Il accompagnait ses clients presque dans toutes les montagnes du monde, pour ainsi dire tout au long de l'année. Nous devons gérer nos passions respectives en même temps que notre fils, en l'occurrence ton père qui a grandi ici, jusqu'à ce que je reprenne ma fonction d'enseignante.

Grand-mère marqua une petite pause, me proposa de nous asseoir sur le sable en face à face puis compléta :

- Nous nous sommes installés, tous les deux dans un appartement, proche de mon travail à l'université. Cela a permis à ton père d'avoir la scolarité normale d'un jeune garçon. À chaque retour de la montagne, Grand-père restait près de nous et pendant les vacances nous rentrions sur notre petite île qui nous manquait. Durant ces années perlées de circonstances trépidantes, Grand-père et moi commençons à travailler sur nos mouvements intérieurs conflictuels et notamment sur celui du manque. Nous nous manquions très fort en même temps que notre île nous manquait. Cette vie où le temps ne s'interrompait plus au détriment de moments

paisibles, ne nous convenait définitivement plus. Ce n'était nullement notre façon de vouloir la savourer ni de l'aimer et cela nous déstabilisait beaucoup. Nous souhaitions agir sur ce qui créait ces mouvements intérieurs afin qu'il n'y eût ni souffrance ni malentendu en nous. Nous comprenions que nous pouvions agir sur nous-mêmes. C'était implicitement le commencement d'un travail de détachement par le discours intérieur et ensuite par cette volonté d'apaisement intérieur de plus en plus profonde.

Durant ces années, le Népal s'ouvrait à l'alpinisme et Grand-père y apprit quelques savoirs sur l'évolution de soi. Cela lui permit d'accéder aux prémices de certaines méthodes de détachement, de quoi nous persuader de les poursuivre dans notre vie.

Conjointement, ton père grandissait et ses quelques amis n'étaient pas une bonne compagnie. Il s'éloignait progressivement de nous et se fermait à nous. Il était de plus en plus absent et nous rejetait presque. Dès qu'il a pu le faire, il n'a pas hésité à partir pour ses études en France. Après son départ, j'arrêtais mon activité d'enseignante et je rentrais sur notre île. Petit à petit, j'instaurais la vie que tu connais. Celle avec le calme, le temps, la terre, les animaux. Disons plutôt que tout était déjà en place. C'était les parents de Sherry et de Sydney qui s'en étaient chargés. Je me suis contentée d'assurer leur succession avec l'aide de Grand-père qui diminua la fréquence de ses absences. Et plus tard, j'ai accompagné Sydney et Sherry dans l'expression d'un art nouveau, pur, libre et autonome. Je les conseillais

beaucoup, je le fais et le ferais encore. À la fin de leurs études, elles souhaitaient revenir vivre ici, ce lieu où elles sont nées et qui leur donnait tout le détachement et le recul dont elles avaient besoin pour pratiquer pleinement leurs activités. Et parallèlement, je me suis adonnée à l'écriture.

Elle eut un sourire de contentement.

- Tu écris Grand-mère ?
- Oui Constance ! J'écris pour des revues et j'ai été publié à trois reprises. J'interviens également pour des séminaires internationaux ou dans certaines émissions de radio et de télévision.

Un intense silence de surprise s'installa brutalement.

- Et de quoi parles-tu ?
- Je montre comment faire évoluer la vie intérieure pour que chacun entre dans un travail de détachement à l'inutile, à d'innombrables croyances et à des obligations pour accéder à une véritable connaissance de soi puis à une libération de soi et de la vie matérielle.
- Oh Grand-mère, mais alors tu es connue ?
- Oui, un peu.

Elle me regarda en silence... puis ajouta avec le sourire :

- Je n'avais jamais parlé autant de moi, ma chérie. Elle s'en étonna.
- Mais ce n'était pas inutile.

Elle me prit dans une longue étreinte. À travers ses confidences, elle m'avait permis de la découvrir et de l'aimer davantage encore.

- Merci ma chérie.

Sans l'évoquer, nous étions d'accord, suffisamment de choses avaient été dévoilées ce jour.

La soirée s'approchant, Grand-mère m'invita à plonger avec notre masque et notre tuba. J'acceptais volontiers. Le soleil tournait devant nous et orangeait doucement tout ce qu'il caressait. Une harmonie nouvelle planait autour de nous.